

# Pomian, Krzysztof

---

## De la lettre au périodique : la circulation des informations dans les milieux des historiens au XVIIe siècle

---

Organon 10, 25-43

---

1974

Artykuł umieszczony jest w kolekcji cyfrowej Bazhum, gromadzącej zawartość polskich czasopism humanistycznych i społecznych tworzonej przez Muzeum Historii Polski w ramach prac podejmowanych na rzecz zapewnienia otwartego, powszechnego i trwałego dostępu do polskiego dorobku naukowego i kulturalnego.

Artykuł został zdigitalizowany i opracowany do udostępnienia w internecie ze środków specjalnych MNiSW dzięki Wydziałowi Historycznemu Uniwersytetu Warszawskiego.

Tekst jest udostępniony do wykorzystania w ramach dozwolonego użytku.



Krzysztof Pomian (Pologne)

DE LA LETTRE AU PÉRIODIQUE:  
LA CIRCULATION DES INFORMATIONS DANS LES MILIEUX  
DES HISTORIENS AU XVII<sup>e</sup> SIÈCLE \*

Du point de vue officiel, celui de la monarchie aussi bien que celui de l'Eglise, les savants se divisaient en ceux qui apportaient des avantages et de la splendeur, et ceux qui, tout à fait inutiles, ne causaient que de la confusion. On faisait recours aux premiers lorsqu'on en avait besoin et alors, on leur ouvrait l'accès des livres et des documents, puisque, autrement, ils n'auraient pu s'acquitter du rôle qu'on leur assignait; quant aux seconds, on les laissait se débrouiller tout seuls. En d'autres termes, les autorités ecclésiastiques et laïques n'étaient pas intéressées à soutenir les milieux scientifiques en tant que tels; ne s'inspirant que de leurs intérêts particuliers, elles conféraient des privilèges à certaines personnes, sans savoir que celles-ci se considéraient comme des représentants d'un groupe solidaire et s'efforçaient de faire profiter les autres membres de ce groupe des possibilités qui ne furent offertes qu'à elles seules. Cette façon de se considérer, comme un représentant de son milieu et pas uniquement comme un bénéficiaire individuel des grâces venues d'en haut, cette tendance à étendre ces grâces, au

\* Cet article est un fragment d'un ouvrage plus vaste, intitulé «Le passé — objet de la connaissance. L'expérience historique et l'ordre de la raison dans la pensée française des XVI<sup>e</sup>-XVII<sup>e</sup> siècles». J'y aborde également les autres aspects du processus de formation du milieu professionnel des historiens. Cf. les extraits de cet ouvrage publiés dans les années précédentes: «l'Histoire entre la rhétorique et la théologie. Certains problèmes de la pensée historique de l'époque de la Renaissance et de la Réforme», *Odrodzenie i Reformacja w Polsce* (La Renaissance et la Réforme en Pologne), t. IX, 1964, p. 23-74; «L'utopie et la connaissance historique. L'idéal de la «république des lettres» et la naissance du principe d'objectivité de l'historien», *Studia Filozoficzne*, 1965, N° 1 (40), p. 21-76; «Le cartésianisme, les érudits et l'histoire» (en français), *Archiwum Historii Filozofii i Myśli Społecznej* (Archives d'histoire de la philosophie et de la pensée sociale), t. 12, 1966, p. 175-204; «L'historiographie des érudits et la crise de la philosophie de l'histoire dans la seconde moitié du XVII<sup>e</sup> siècle», *Archiwum Historii Filozofii i Myśli Społecznej*, t. 18, 1971, p. 243-267; «Les historiens et les archives dans la France du XVII<sup>e</sup> siècle» (en français), *Acta Poloniae Historica*, N° 26, 1972, p. 109-125.

moins indirectement, à tout son milieu, se traduisaient aussi bien par des déclarations que par des démarches pratiques.

Ecrire des lettres constituait l'une des plus importantes occupations d'un érudit; il pouvait de la sorte rester en contact avec d'autres savants, leur transmettre et en recevoir des informations de tout genre, leur donner et leur demander des conseils, enfin bénéficier de ce que d'autres avaient acquis et les faire profiter de ce qu'il avait obtenu lui-même. Aussi, a-t-on vu s'établir en cette matière de véritables records qui ne seront sans doute jamais battus. Après la mort de Peiresc, on a trouvé 10 000 lettres qu'il avait écrites ou reçues<sup>1</sup>; un bollandiste, du Sollier, qui enregistrait toutes les lettres qu'il expédiait, en a écrit, comme l'atteste ce registre, 12 000 environ<sup>2</sup>; la Bibliothèque Nationale contient 700 volumes de correspondance des mauristes, et cette collection n'est nullement complète<sup>3</sup>. On ne saurait donc comprendre la mentalité des érudits du XVII<sup>e</sup> sans prendre connaissance de leur correspondance.

«... Il y a peu de monuments dont en doive faire plus de cas que des lettres, écrivait dom Vincent Thuillier dans la préface aux oeuvres posthumes de Mabillon et de Ruinart. C'est un tableau fidèle, où les hommes se peignent d'après nature. Dans les Ouvrages d'appareil on se déguise, on se farde, et tel qui voit ses Livres recherchés avec empressement, seroit très fâché d'être connu du public par d'autres endroits. Mais comme d'ordinaire, les Lettres s'écrivent sans préparation, et qu'on ne s'attend pas qu'elles doivent jamais voir le jour, on s'y répand avec plus de liberté et le coeur y entre plus que l'esprit. C'est-là que l'on voit l'honnête homme, l'homme sociable, l'homme ami; au lieu que par les livres, on ne connaît la plupart du temps que l'homme savant, caractère très peu estimable, lorsqu'il est seul, car c'est le coeur qui fait l'homme»<sup>4</sup>. De semblables motifs poussaient à collectionner soigneusement et à éditer, à titre posthume, de nombreuses lettres d'érudits, qui, souvent, circulaient aussi de main en main du vivant de leurs auteurs.

Il est évident que Thuillier exagère quelque peu lorsqu'il affirme que les savants écrivent des lettres sans penser à leur éventuelle publication; mais il est vrai qu'ils y pensaient moins qu'on ne le suppose. En effet, la correspondance des érudits se distingue des oeuvres épistolaires des humanistes et de leurs épigones en ce qu'elle est en général dépourvue de caractère littéraire et n'obéit qu'aux préoccupations scientifiques de l'auteur. Il y a ainsi des lettres-informateurs qui renseignent le destinataire sur les données bibliographiques qui l'intéressent, sur ce qu'il peut trouver dans les bibliothèques et les dépôts d'actes, sur les

<sup>1</sup> Cf. P. Humbert, *Un amateur: Peiresc 1580-1637*, Paris 1933, p. 190.

<sup>2</sup> Cf. P. Peeters, *L'oeuvre des bollandistes*, Bruxelles 1961, p. 36.

<sup>3</sup> Cf. J. U. Bergkamp, *Dom Jean Mabillon and the Benedictine Historical School of Saint-Maur*, Washington, D. C. 1928, p. 16-17.

<sup>4</sup> J. Mabillon, Th. Ruinart, *Ouvrages posthumes*, éd. V. Thillier, Paris 1724, t. I, p. XVI-XVII.

nouveautés de librairie et sur ce qu'on est en train d'écrire. Il y a des lettres-traités scientifiques qui font état des résultats d'études, formulent des problèmes et des hypothèses et posent des questions qui sollicitent de nouvelles recherches. Il y a enfin des lettres-gazettes, consacrées aux événements politiques, aux démarches des autorités, aux décisions des instances ecclésiastiques, aux négociations diplomatiques, aux batailles, à la vie de grands personnages, à leurs desseins et entreprises. C'est surtout cette dernière catégorie de lettres qui n'est pas destinée aux personnes non initiées, vu la liberté avec laquelle l'auteur y livrait ses pensées ainsi que le caractère souvent secret des informations traitées. „Que cecy ne se divulgue point, je vous supplie», écrit Peiresc à Dupuy en lui faisant état de certains événements<sup>5</sup>, et Magliabecchi se plaint, dans une lettre adressée à Mabillon, de la publication, en Allemagne, de certaines de ses lettres, «che mi apporta un estremo dolore», après quoi il explique les raisons de sa rancune: «L'importanza maggiore si è, che bene spasso si scrivono confidentialmete diverse cose a gli amici, che non è bene che siano vedute, perchè potrebbero esser di dameno a molti, e particolarmente a qui le scrive. Altro è, come mi par che in un luogo dica Plinio il giovane, lo scrivere ad un amico, ed altro lo scrivere all Pubblico»<sup>6</sup>. N'oubliant jamais cette différence, et convaincus que les opinions échangées entre érudits ne devaient pas être exposées à une trop large diffusion, les milieux scientifiques, appliquaient une sorte d'auto-censure, ne permettant pas que soient publiées des lettres dont certains passages risquaient d'attirer des soupçons sur leurs représentants. «...Le recueil des lettres de Casaubon sera, je m'asseure trez beau et trez bon. Mais je louë vostre prudance de n'avoir pas voulu lascher indifferement toutes lettres de cet autheur. Si l'on en eust faict ainsi de celles de Scaliger, le Recueil n'en vaudroit pas guieres moins, et l'auteur n'en seroit pas moins loué, cependant il auroit bien plus grand cours. Plutost eust on peu mettre en un petit volume à part les lettres subjectes à plus de censure et n'en tirer que quelques copies pour les plus curieux...»<sup>7</sup>.

Il serait faux cependant de réduire le rôle de la correspondance à la seule transmission des informations indispensables au travail scientifique ou à la connaissance des questions politiques du jour. La signification essentielle des lettres réside ailleurs: en même temps que les informations, et en quelque sorte par leur intermédiaire, ces lettres diffusaient des valeurs, des normes, des modèles de comportement dont l'acceptation par des hommes différents, dispersés dans presque toute l'Europe, trans-

<sup>5</sup> Lettre du 2 mars 1629 in: *Lettres de Peiresc*, éd. Ph. Tamizey de Larroque, Paris 1888, t. I, p. 45. V. également la lettre du 31 janvier 1645, *ibidem*, t. II, p. 430, que Peiresc ordonna de brûler.

<sup>6</sup> Lettre du 3 janvier 1696 in: *Lettres de bénédictins de la Congrégation de St Maur*, éd. E. Gigas, I<sup>re</sup> partie, Copenhague 1892, p. 244.

<sup>7</sup> Lettre du 17 juillet 1627 in: *Lettres de Peiresc*, t. I, p. 295-296.

formait ceux-ci, d'un groupe d'individus distincts, réunis par des liens purement extérieurs, en une communauté animée d'un même esprit et s'orientant, en dépit de toutes les divergences intérieures, dans la même direction. Quand un savant éminent de la classe de Saumaise ou de Mabillon, en réponse à une question de débutant, déchiffrait, dans sa lettre, une inscription ou amendait un texte, le destinataire de celle-ci y trouvait non seulement l'explication sollicitée d'une question concrète mais aussi un exemple de la manière de procéder, qui avait pour lui d'autant plus de valeur que l'autorité scientifique de l'auteur était plus grande. Chaque lettre posant une question, formulant une supposition, résolvant un problème constitue en même temps une leçon de la manière dont il faut poser des questions, formuler des suppositions et résoudre des problèmes. Ce qui plus est, les lettres propagent des normes de comportement dans les rapports entre savants et popularisent une certaine manière d'être; Gassendi le fait remarquer avec pertinence lorsque, en analysant l'activité épistolaire de Peiresc, il souligne qu'elle visait à établir parmi les savants certaines normes de relations mutuelles en les appelant à éviter les querelles et à vivre dans la concorde, en leur conseillant à formuler leur jugements avec circonspection, etc.<sup>8</sup>

Ces valeurs, ces normes et ces modèles de comportement, outre d'influencer l'activité scientifique, infléchissaient, dans une certaine mesure, toute l'attitude de celui qui les a fait siens. C'est qu'ils demandaient à la conscience de l'individu — et c'était là leur attribut le plus important — une acceptation d'un tout autre genre que les valeurs, normes et modèles que l'on rencontrait et admettait tacitement dans la vie quotidienne. Ceux-ci apparaissent comme sacrés par la tradition et sanctionnés par l'autorité de l'Eglise ou de l'Etat; l'individu ne peut en faire un objet de sa délibération, il est obligé de les approuver du seul fait d'être né dans un tel endroit et non pas ailleurs, d'avoir été baptisé dans une telle Eglise et pas dans une autre, car à cet endroit et dans cette Eglise, ces valeurs, normes et modèles passaient pour être respectés depuis toujours. Il n'existe donc, en l'occurrence, aucun élément de choix; le groupe dont on fait partie apparaît, face à l'individu, comme quelque chose de primaire, d'existant en dehors de lui, et que l'on ne saurait remettre en question. On est Français ou Hollandais, catholique ou protestant, noble ou roturier, et ce fait ne se laisse pas changer, car il ne dépend pas de la volonté de l'individu qui peut tout au plus devenir un Français ou un Hollandais en émigration, un apostat de sa propre confession, un exilé de son propre état; l'appartenance à son groupe est pré établie, déterminée par la naissance, éternelle et interchangeable. Evidemment, cette théorie s'écartait de la réalité en beaucoup de points; les

<sup>8</sup> Cf. P. Gassendi, *Viri Illustris Nicolai Claudii Fabricii de Peiresc, Senatoris Aquisextensis Vita*, Parisiis 1631, p. 384-385.

gens changeaient de confession et d'état et obtenaient pour ces changements la sanction des autorités compétentes; elle n'en pesait pas moins sur les esprits, inculquée depuis l'enfance, d'ailleurs non pas en tant que théorie mais comme un ensemble d'habitudes de pensée et d'action qui, inconsciemment, et en tout cas en dehors du contrôle de la réflexion, incitaient à choisir son vêtement en conformité avec son état, à s'adresser à chaque homme selon sa dignité, à témoigner du respect à certaines personnes en raison de la position qu'elles occupaient, à faire une multitude de gestes dont le sens échappait à la compréhension mais qui semblaient à tel point indispensables que leur abandon serait considéré comme un acte de révolte.

Les valeurs, les normes et les modèles de comportement, diffusés par la correspondance et par les contacts directs des savants ne demandaient pas d'acceptation de ce genre; tout d'abord, ils étaient destinés aux adultes, ensuite, ils faisaient appel, non pas à l'obéissance et à la docilité envers la tradition, mais à la raison en tant que pouvoir capable de juger et de décider correctement de ce qui peut être considéré comme juste. L'homme qui adhérerait au milieu de savants témoignait, par là-même, de sa volonté de s'identifier avec ce groupe; rien ne l'obligeait en effet à reconnaître ce milieu pour sien, il le faisait en vertu d'un acte de libre choix, sur sa propre responsabilité, en recevant en contrepartie le droit de participer à la création des valeurs de ce groupe, d'en rejeter certaines et d'en proposer d'autres. Ce groupe ne lui apparaît donc pas comme quelque chose qui existe indépendamment de lui et qui profite de son immaturité pour lui imposer ses principes avec une force impérieuse; bien au contraire, il se manifeste comme une sorte de création idéale qui n'occupe pas une place déterminée dans l'espace mais existe partout où se trouve ne serait-ce qu'un seul de ses membres qui la reproduit en quelque sorte dans son comportement et sa pensée. La notion de l'individu prend ainsi son plein sens qu'elle n'a jamais eu dans les collectivités traditionnelles, et, du même coup, apparaît l'idéal de libre choix, de décision rationnellement justifiée.

Ce contraste se révèle clairement ne serait-ce que dans le fait que la communauté des savants, à la différence des collectivités réelles et des principes qu'elles proclament, est, elle, de caractère international et interconfessionnel. La correspondance des érudits ne tient aucun compte des frontières d'Etat ni des barrières confessionnelles, et elle a ses propres capitales où affluent les informations de toute l'Europe savante pour être ensuite acheminées vers des personnes intéressées. Dans les trois premières décennies du XVII<sup>e</sup> siècle, c'est la maison de Peiresc, à Aix, qui joue ce rôle de centre. Citons à ce propos la description que nous a laissée de cette personnalité séduisante un écrivain, homme d'étude et philosophe de ce temps, plus qualifié qu'aucun autre pour donner son avis à ce sujet. «...Jamais homme ne vendit plus de services

à la République des Lettres que celui-ci, écrivait Pierre Bayle. Il en étoit pour ainsi dire le Procureur Général: il encourageoit les Auteurs, il leur fournissoit des lumières et des matériaux, il employoit ses revenus à faire acheter, ou à faire copier les monumens les plus rares, et les plus utiles. Son commerce de Lettres embrassoit toutes les parties du monde: les Expériences Philosophiques, les raretez de la Nature, les productions de l'Art, l'Antiquariat, l'Histoire, les Langues, étoient également l'objet de ses soins et de sa curiosité<sup>9</sup>. La liste des correspondants de Peiresc couvrirait sans doute plusieurs pages mais il vaut la peine d'en citer quelquesuns parmi les plus intéressants: on y trouve le pape Urbain VIII, les cardinaux Barberini, Bentivoglio et Du Perron, plusieurs évêques et archevêques, de nombreux religieux et, à côté d'eux, le ministre huguenot Samuel Petit et le rabbin Salomon Arubi, puis une foule de savants et d'écrivains, catholiques aussi bien que protestants: Malherbe, J.L. Guez de Balzac, Chapelain, Galilée, Gassendi, Mydorge, Mersenne, Rigault, Casaubon, Grotius et beaucoup d'autres<sup>10</sup>. Il convient d'ajouter à cette liste la groupe des Anglais, notamment: Camden, Spelman, Cotten et Selden, que Peiresc a pour ainsi dire introduits dans l'Europe savante en faisant connaître leurs oeuvres et en leur facilitant les contacts avec leurs confrères sur le continent. C'est ainsi par exemple qu'il demande à Camden d'aider Duchesne en lui envoyant des matériaux pour son ouvrage *Rerum Normannorum Scriptores*; il envoie, de même à Saumaise le *Glossarium* de Spelman en suscitant de la sorte un échange d'idées entre ces deux savants<sup>11</sup>. On pourrait ainsi multiplier les exemples illustrant les efforts de Peiresc en vue de mettre des savants en contact. Il ne faut pas oublier non plus les services qu'il a rendus aux érudits en leur facilitant l'accès des matériaux qui leur étaient indispensables. C'est ainsi par exemple qu'il demande à un abbé de sa connaissance de permettre à Duchesne d'examiner les actes conservés dans son monastère et de l'aider à accéder aux documents partout où s'étend son influence<sup>12</sup>; cédant à une demande d'Henri de Valois, Peiresc envoie exprès un peintre à Smyrne pour en relever le plan et la vue générale, indispensables à la compréhension de quelque texte<sup>13</sup>. Il organise aussi, dans les pays du Levant, des recherches d'instruments et de manuscrits pour Mersenne qui est en train de préparer une oeuvre sur la musique, dont Peiresc financera d'ailleurs

<sup>9</sup> P. Bayle, *Dictionnaire Historique et Critique* (Cité plus loin comme D.H.C.), La Haye 1740, t. III, «Peiresc», *corp. art.* p. 638-639.

<sup>10</sup> Cf. P. Humbert, *op. cit.* p. 196-197.

<sup>11</sup> Cf. L. van Norden, «Peiresc and the English Scholars», *The Huntington Library Quarterly*, t. XII, 1949, p. 369-389.

<sup>12</sup> Cf. lettre à Allard du 11 août 1618 in: *Lettres de Peiresc*, t. VII, Paris 1898, p. 28. Cf. lettre à R. Arnauld d'Andilly du 10 juillet 1622, lui demandant d'aider Grotius, *ibid.*, p. 41.

<sup>13</sup> Cf. Nicéron, *Mémoires pour servir à l'histoire des hommes illustres de la République des Lettres avec le catalogue de leurs ouvrages*, Paris 1725-1745, t. V, p. 236.

l'édition<sup>14</sup>. Il convient de relever à ce propos que, profitant de ses relations avec ce minime, Peiresc lui demande d'éviter à reprocher à qui que ce soit son ignorance ou son erreur «sans nécessité urgente»; il s'efforce aussi de l'influencer dans le même sens par l'intermédiaire de Jacques Dupuy; Mersenne promet de suivre ce conseil et lui envoie le manuscrit de son oeuvre «afin que vous soyez le juge si j'useray d'une aigreur envers qui que ce soit». Et Peiresc y relèvera soigneusement tous les passages qui pourraient provoquer de l'irritation en demandant à l'auteur de les supprimer<sup>15</sup>. Pareille élimination d'éventuelles sources de polémiques entre savants contribue pour beaucoup à consolider les milieux scientifiques à leur faire adopter de nouveaux principes de comportement dans leurs rapports internes. Peiresc en est parfaitement conscient. Il écrit, en effet, «... Je prend un plaisir extrême de voir cesser toutes matières de malentendu entre gents qui peuvent tous contribuer quelque chose au service du public, quoyque les uns ne puissent faire office que de pionniers lorsque les autres font office de bons soldats et des capitaines, estant besoing d'avoir les uns et les autres pour la nécessité de la société humaine»<sup>16</sup>.

La première moitié du XVII<sup>e</sup> siècle voit d'autres savants encore, parmi les connaissances de Peiresc d'ailleurs, s'attacher tout comme lui à organiser une circulation des informations scientifiques; ce sont les frères Dupuy et Mersenne<sup>17</sup>. Plus tard, dans la dernière décennie du XVII<sup>e</sup> et les débuts du XVIII<sup>e</sup> siècle, c'est, l'abbaye bénédictine Saint-Germain-des-Prés, appartenant à la Congrégation de Saint-Maur, qui se charge de ce rôle, du moins en matière de sciences humaines. Les mauristes entretiennent des contacts directs avec tous les éminents savants de Paris: Du Cange, Baluze, Fleury, Tillemont Valois; ils sont en correspondance avec les bollandistes Henschenius et Papebroch, qu'ils connaissent aussi personnellement; ils échangent des lettres avec Leibnitz, auquel ils font parvenir des manuscrits, et avec Magliabecchi, émissaire de l'érudition en Italie. Dans la succession épistolaire de Mabillon, qui remplit onze volumes de folios dans la Bibliothèque Nationale, on trouve des lettres adressées à Maddox et à plusieurs autres savants anglais<sup>18</sup>. Montfaucon

<sup>14</sup> Cf. lettre à H. de Gournay, ambassadeur de France à Constantinople, du 1<sup>er</sup> juin 1636, et lettre à G. de Loches, du 20 mai de la même année, ainsi que lettres à Mersenne du 1<sup>er</sup> mai et du 8 juillet de la même année in: *Correspondance de P. Marin Mersenne, religieux minime*, éd. C. de Waard et autres, t. IV, Paris 1955, p. 106, 158 et 258.

<sup>15</sup> Cf. lettre à Mersenne du 18 juin 1634; lettre à J. Dupuy du 20 juin de la même année; lettre de Mersenne à Peiresc du 26 juillet de la même année et celle de Peiresc à Mersenne du 13 août de la même année in: *Correspondance de P. Marin Mersenne*, t. IV, p. 181, 200-201, 255 et 287.

<sup>16</sup> Lettre à Holstenius de la fin de juillet 1636 in: *Lettres de Peiresc*, t. V, Paris 1894, p. 452.

<sup>17</sup> Pour Dupuy, cf. R. Pintard, *Le libertinage érudit dans la première moitié du XVII<sup>e</sup> siècle*, Paris 1943. Pour Mersenne, cf. R. Lenoble, *Mersenne ou la naissance du mécanisme*, Paris 1943.

<sup>18</sup> Cf. J. Bergkamp, *op. cit.* p. 22, 111, et suiv.

est en correspondance avec les érudits protestants Des Maireaux et H. Basnage de Beauval<sup>19</sup>. Des connaissances et des correspondants communs font la liaison entre les mauristes et Bayle ainsi que plusieurs savants hollandais<sup>20</sup>. Un autre centre de correspondance de ce genre se trouve, à la même époque, à Dijon, où l'abbé Nicaise déploie dans ce sens une activité infatigable<sup>21</sup>. Ce ne sont là évidemment que quelques exemples choisis. Et voici ce qui témoigne le mieux des efforts déployés par les érudits en vue de nouer des rapports aussi larges que possible: en un temps où toutes les confessions s'alliaient contre le socinianisme, Mersenne, pourtant minime, entretient une correspondance avec Crusius et Ruar<sup>22</sup>, tout comme l'évêque d'Avranches, P.-D. Huet, avec Christophe Sandius<sup>23</sup>.

Il est certain que ces genres de contacts ont dû exercer également une profonde influence sur l'attitude des érudits face aux questions ne relevant pas du ressort de la science. Ils les habituaient à voir dans l'adepte d'une autre croyance avant tout le savant et de mettre au premier plan, dans les rapports avec lui, ce qui pouvait constituer une plate-forme d'entente<sup>24</sup>. Il est caractéristique à cet égard que Mabillon, loin de discuter avec Leibnitz des problèmes religieux, lui envoie simplement des manuscrits et traite, dans ses lettres, des questions historiques; il suffit de comparer ces lettres avec la correspondance que Bossuet entretenait avec le même Leibnitz, pour apercevoir la différence qui sépare les discussions de savants des controverses de théologiens. Au reste, quel que fût le sujet de ces lettres, le seul fait de les échanger ne pouvait qu'élargir les horizons, en poussant les correspondants à envisager les intérêts de leur propre groupe d'un point de vue plus général, dans une perspective qui permettrait d'en concilier les aspirations avec

<sup>19</sup> Les lettres de Montfaucon à des Maizeaux et à Basnage de Beauval ont été éditées par E. Gigas, Cf. *Lettres de bénédictins de la Congrégation de St Maur*, 1<sup>re</sup> partie, p. 211-213 ainsi que 2<sup>e</sup> partie, Copenhague 1893, p. 89-92.

<sup>20</sup> Emery Bigot de Rouen était une de ces connaissances communes des mauristes et de Bayle; Cf. Lettre de Mabillon à Magliabecchi, du 6 août 1682, in: *Correspondance inédite de Mabillon et de Montfaucon avec l'Italie*, éd. M. Valéry, Paris 1846, t. I, p. 36. Bayle correspondait d'ailleurs avec Magliabecchi lui-même ainsi qu'avec Ménage qui était en relations étroites avec les mauristes et dont il est fait mention dans la lettre citée plus haut. Cf. E. Labrousse, *Inventaire critique de la correspondance de Pierre Bayle*, Paris 1961, p. 39, 379, 380-381 et lettre de E. Bigot à Mabillon et Germain, du 25 février 1683, in: *Lettres de bénédictins*, 1<sup>re</sup> partie, p. 76.

<sup>21</sup> Cf. M. Bouchard, *De l'humanisme à l'Encyclopédie. Essai sur l'évolution des esprits dans la bourgeoisie bourguignonne sous les règnes de Louis XIV et de Louis XV*, Paris 1929, p. 174 et suiv.

<sup>22</sup> Cf. R. Lenoble, *op. cit.* p. 239 et suiv.; L. Chmaj, Marcin Ruar, in: *Bracia Polscy. Ludzie, idee, wplywy (Les Frères Polonais. Hommes, idées, influences)*, Varsovie 1957, p. 173 et suiv.

<sup>23</sup> Cf. L. G. Péliissier, «Inventaire sommaire des papiers de Pierre-Daniel Huet à la Bibliothèque Laurentienne de Florence», *Revue des Bibliothèques*, 1899, t. IX, p. 5 et 18.

<sup>24</sup> «Je n'ai pas plus envie de m'ériger en controversiste que vous en convertisseur» — écrivait le protestant Ch. Spon à l'abbé Nicaise dans sa lettre du 3 février 1682, citée dans: A. Rébeliau, *Bossuet historien du protestantisme*, Paris 1909, p. 114, note; on y trouve aussi d'autres exemples.

les intérêts des milieux scientifiques. Tout érudit était plus ou moins conscient de cette nécessité; chacun d'entre eux appartenait en effet à quelque collectivité réelle, chacun s'indentifiait dans une certaine mesure avec sa confession ou son Etat ainsi qu'avec certains micro-groupes au sein de ces grands ensembles; mais en même temps, chacun avait le sentiment, renforcé par cette correspondance précisément, d'être inscrit dans un autre système de rapports humains, de faire partie tout à la fois de deux communautés qui ne devaient s'opposer l'une à l'autre.

Nous avons parlé jusqu'ici de l'utilité de la correspondance, du rôle qu'elle avait joué dans la vie des érudits, et nous avons essayé de montrer que le fait de nouer des contacts épistolaires revenait à être admis à la communauté des savants et à voir s'ouvrir devant soi des possibilités qui, sans cela, seraient restées inaccessibles. Toutefois il n'était point facile à un débutant de se faire admettre à une «académie» ou un «cabinet» où se rencontraient les savants, pas plus qu'à trouver un correspondant qui voudrait l'y introduire; il devait attirer l'attention sur lui ou être recommandé par quelqu'un pour paraître suffisamment intéressant à ceux dont il sollicitait la connaissance. Naudé ne fut admis au «cabinet» des frères Dupuy qu'après avoir reçu l'appui de Diodati et mérité l'approbation de Peiresc par un livre qui n'était pourtant pas son début<sup>25</sup>. Le jeune Bayle tenta en vain d'entrer en contact avec des gens qui pourraient l'informer de ce qui se passait dans la république des lettres: «... Je me suis tourné de tous côtés pour avoir des nouvelles de Paris tant des livres que des conférences des Savans, tout cela a été en vain», écrivait-il dans une lettre à son frère<sup>26</sup>. Ce n'est que lorsqu'il fut muni des lettres de recommandation adressées par ses amis de Rouen à Justel et Ménage qu'il commença à être reçu dans les cercles scientifiques de la capitale<sup>27</sup>. Il n'en allait pas de même, bien entendu, pour les hommes aux noms déjà illustres — tel que Christian Huygens<sup>28</sup>, par exemple — qui, eux, ne rencontraient aucune difficulté de ce genre; il se trouvait aussi toujours des hommes prêts à recommander des jeunes chercheurs inconnus, habitant la province et vivant parfois dans des conditions précaires, afin de leur faciliter l'entrée dans la collectivité des savants. De telles démarches jouaient un rôle immense, car il n'y avait aucune autre possibilité de nouer des contacts personnels ou épistolaires et, partant, d'obtenir des informations indispensables au travail scientifique. Bref, les principes régissant les rapports entre les savants différaient en tous points de ceux qui prési-

<sup>25</sup> Cf. R. Pintard, *op. cit.* p. 175.

<sup>26</sup> Lettre au frère Jacob, du 26 novembre 1678, in: *Oeuvres diverses*, La Haye 1737, t. I, p. 108 Inv. de E. Labrousse, N° 148.

<sup>27</sup> Cf. E. Labrousse, «Les coulisses du journal de Bayle» in: *Pierre Bayle le philosophe de Rotterdam*, éd. P. Dibon, Paris 1959, p. 100-101 et 122-123.

<sup>28</sup> Cf. H. L. Brugmans, *Le séjour de Christian Huygens à Paris et ses relations avec les milieux scientifiques français*, Paris 1935.

daient à l'afflux des forces nouvelles; dans ce dernier domaine, le rôle décisif incombait aux facteurs de hasard: l'origine du débutant ou la bonne volonté des personnes dont il sollicitait l'appui. Vu de l'extérieur, les milieux scientifiques apparaissent comme un groupe fermé dont la voie d'accès est semée de toutes sortes d'obstacles.

Transmission des informations scientifiques, échange des nouvelles politiques courantes, diffusion des valeurs, normes et modèles de comportement, tout cela ne s'effectue pas que par le truchement de la correspondance, bien que celle-ci devra longtemps encore, jusqu'à l'apparition des premières périodes scientifiques, assumer la plus grande part de ces trois fonctions. Certains instruments auxiliaires viennent compléter les informations scientifiques – notamment les données sur les livres et les manuscrits – fournies par les lettres des savants: tout d'abord les bibliographies, puis les récits des voyages de recherche, les guides et les informateurs, publiés abondamment en vue de parer aux difficultés d'accéder aux documents et manuscrits. Les nouvelles politiques courantes se répandent au moyen de bruits, de gazettes et de diverses publications non périodiques. Quant à la diffusion des valeurs, des normes et des modèles de comportement, elle se fait par la publication posthume des lettres et des biographies de savants. Enfin, les voyages des savants permettent de remplir toutes ces fonctions à la fois. Nous allons maintenant nous pencher sur certaines des formes d'activité des milieux scientifiques, que nous venons de mentionner.

Le mot «bibliographie», au sens qu'il a pour nous aujourd'hui, fut introduit pour la première fois par Naudé, en 1633, dans le titre de son oeuvre *Bibliographia politica*. Auparavant, on avait employé des termes, tels que: bibliotheca, catalogus, repertorium, inventarium, index<sup>29</sup>; au reste, tout au long du XVII<sup>e</sup> siècle, ce terme est souvent remplacé par les synonymes que nous venons d'énumérer et sa signification ne sera précisée qu'au XVIII<sup>e</sup> siècle<sup>30</sup>. Cependant, la discipline elle-même existe déjà aux XV-XVI<sup>e</sup> siècles où elle peut se prévaloir de réalisations fort honorables, pour ne citer à titre d'exemple que l'oeuvre de K. Gesner *Bibliotheca universalis* ou, en France, les travaux de Du Verdier et de la Croix du Maine<sup>31</sup>. Au XVII<sup>e</sup> siècle, on voit paraître, à côté des bibliographies universelles ou nationales qui tentent d'inventorier tout ce qui fut écrit dans une langue donnée, des bibliographies spécialisées, consacrées à un seul domaine de la science. La première bibliographie des

<sup>29</sup> Cf. L. N. Malclès, *La bibliographie*, Paris 1956, p. 10 et 43; sur la signification des bibliographies pour les recherches historiques, v. P. Marot, «Les outils de la recherche historique» in: *L'Histoire et ses méthodes*, Paris 1961, p. 1421 et suiv. La plus complète histoire de la bibliographie est, à notre connaissance: K. Simon, *Istoria inostrannoï bibliografii*, Moscou 1963.

<sup>30</sup> Pour l'évolution du sens du terme de «bibliographie» v. P. Marot, *op. cit.* p. 1422 et suiv.

<sup>31</sup> Cf. K. Simon, *op. cit.* p. 114 et suiv., 151 et suiv.; Th. Bestermann, *Les débuts de la bibliographie méthodique*, Paris 1950, p. 33 et suiv. 49 et suiv.

publications relatives à l'histoire universelle est l'oeuvre de P. Bolduanus, éditée en 1620, sous le titre *Bibliotheca sive Elenchus Scriptorum historicorum et geographicorum selectissimorum qui Historia vel universalis totius orbis, vel particulares certae cujusdam Provinciae scripserunt*<sup>32</sup>; deux ans plus tard paraît la première bibliographie de l'histoire de France, oeuvre de A. Duchesne: *Bibliothèque des auteurs qui ont écrit l'histoire et la topographie de la France*, rééditée en 1627 (deux éditions) et 1667. Duchesne précise, dans la préface à son ouvrage, qu'il s'est efforcé de tenir compte de tous les matériaux concernant l'histoire de France, sans se borner à un choix des meilleures publications; il appelle aussi – et le détail mérite d'être souligné – à publier tous les textes contenus dans les manuscrits<sup>33</sup>. Il faudra attendre cent ans pour voir paraître une nouvelle oeuvre du même genre, mais qui, elle, dépassera tout ce qui fut édité jusque-là: *Bibliothèque historique de la France contenant le catalogue de tous les ouvrages tant imprimés que manuscrits, qui traitent de l'histoire de ce royaume ou qui y ont rapport, avec des notes historiques et critiques*, préparée par l'oratorien Jacques Le Long. Cette Bibliographie décrit environ 18 000 ouvrages dus à 6 000 auteurs, et elle déchiffre quelques 1 200 anonymes et pseudonymes<sup>34</sup>.

Les bibliographies s'intéressent principalement aux livres ne tenant guère compte des collections de manuscrits. L'oeuvre de Le Long constitue une exception à cet égard, mais elle est le couronnement de cent ans d'intenses recherches poursuivies par des dizaines de personnes. Au XVII<sup>e</sup> siècle, des données sur le contenu de plusieurs bibliothèques et, bien plus rarement, sur les possibilités d'en bénéficier, se trouvent dans bon nombre de guides. Dans les livres tels que *Itinerarium Galliae* de Jodocus Sincerus, *Itinerarium Frisio-Hollandicum* de G. Hegenitius; ou *Itinerarii Italiae rerumque Romanorum Libri tres* de F. Schott, qui renseignent sur les curiosités particulièrement intéressantes et dignes d'être visitées dans les pays en question, les bibliothèques et les collections occupent une place de choix<sup>35</sup>. Les publications de ce genre sont fort abondantes à l'époque, du moins en France, et jouissent d'une grande faveur auprès du public<sup>36</sup>. A côté de ces guides à caractère général, on voit cependant se multiplier, notamment à partir du milieu du siècle, des ouvrages consacrés uniquement à la description de bibliothèques et de collections, tels, que *Éraicté des plus belles bibliothèques*, de Louis Jacob, ou *De l'utilité des voyages*, de Baudelot de Dairval. Des

<sup>32</sup> Cf. K. Simon, *op. cit.* p. 240 et suiv.

<sup>33</sup> Cf. *ibid.* p. 244 et suiv.

<sup>34</sup> Cf. *ibid.* p. 246 et suiv.

<sup>35</sup> Cf. la caractéristique générale de cette littérature, dans la note bibliographique jointe à *The Diary of John Evelyn*, éd. E. S. de Beer, Oxford 1955, t. II, p. 569 et suiv.

<sup>36</sup> Cf. E. Bourgeois, L. André, *Les sources de l'histoire de France, XVII<sup>e</sup> siècle*, t. I, Paris 1913, p. 72 et suiv.

descriptions de ce genre sont fournies également par des ouvrages tels que les traités ressortissant à la science de la bibliothèque, dont on peut citer à titre d'exemple l'ouvrage de Lomeier *De bibliothecis liber singularis*, les publications des lettres où il est souvent question du contenu de bibliothèques et de collections et enfin par des relations de voyageurs. On ignore la date de naissance de ce récit de voyage d'un tout nouveau genre, que représente le compte rendu des recherches, journal imprimé de chercheur, apportant des informations sur les collections de manuscrits conservés chez des personnes privées, dans des monastères et dans d'autres institutions. Le fait est que plusieurs publications de cette sorte sont parues dans le dernier quart du XVII<sup>e</sup> et les premières décennies du XVIII<sup>e</sup> siècle; il semble que c'était Mabillon qui les a popularisées, en publiant lui-même quelques comptes rendus de ce genre <sup>37</sup>.

Toutefois, la meilleure manière de faire connaître des manuscrits et des documents consistait à les faire éditer; on peut dire que l'édition de textes a été l'une des grandes orientations de l'activité scientifique des érudits et que, sur ce point, ils nous ont laissé des réalisations peut-être les plus durables. Il n'est guère de textes historiques du Moyen Age qui ne fussent édités au XVII<sup>e</sup> siècle; on a publié également des quantités de documents, de vies de saints, d'écrits théologiques et philosophiques <sup>38</sup>.

Les données, nécessairement fragmentaires, que nous venons de présenter permettent de dégager les côtés aussi bien positifs que négatifs du système de circulation des informations scientifiques au XVII<sup>e</sup> siècle. L'abondance de bibliographies, de guides et d'éditions de sources ne doit pas faire croire que la situation fût parfaite en la matière; les dimensions et les sujets de la correspondance des savants prouvent plutôt le contraire. Le fait que les livres soient publiés ne signifie pas qu'ils soient accessibles; étant donné leur prix élevé et leur faible tirage, un homme peu fortuné ne peut pas se permettre d'acheter ce qu'il trouve sur le marché. De surcroît, avant l'apparition des périodiques scientifiques,

<sup>37</sup> Cf. les ouvrages suivants de Mabillon: *Vetera analecta, sive collectio aliquot operum et opusculorum, cum Itinere germanico adnotationibus et disquisitionibus...*, Parisiis 1675-1685, 4 vol. *Iter germanicum* se trouve au IV<sup>e</sup> tome; *Inter Italicum* dans: *Museum italicum*, Parisiis 1687, t. I; *Iter Burgundicum anni 1682* dans: *Oeuvres posthumes*, éd. Thuillier, Paris 1724, t. II; *Iter Literarium in Alsatiâ et Lotharingiam anno 1696* dans: *Oeuvres posthumes*, t. III. En outre: J. Martène et C. Durand, *Voyage littéraire de deux religieux bénédictins de la congrégation de Saint-Maur*, Paris 1717-1724; B. Montfaucon, *Diarium Italicum*, Parisiis 1702. Deux autres oeuvres de Montfaucon constituent elles aussi des exemples d'ouvrages d'information: *Bibliotheca Coinsliniana olim Segueriana*, Parisiis 1715, et *Bibliotheca bibliothecarum manuscriptorum nova...* Parisiis 1739.

<sup>38</sup> Cf. la caractéristique générale de l'activité des érudits dans n'importe quelle histoire de l'historiographie. Par exemple: E. Fueter, *Histoire de l'historiographie moderne*, Paris 1914, p. 382 et suiv.; J. W. Thompson, *A. History of Historical Writing*, New York 1958, t. II, I<sup>er</sup> chapitre; V. Iacunski, *Istoritcheskaja géografija. Istoria ieio vzniknoveniya i razvitiya v XVI-XVIII vekach*, Moscou 1955, p. 143 et suiv.; E. Kosminski, *Istoriografija srednikh vekov*, Moscou 1963, p. 118 et suiv.

il est fort difficile à un habitant de province, de savoir ce qui vient de sortir ou se trouve en préparation dans la capitale; la correspondance seule permet de surmonter cet isolement et de se tenir au courant de la production scientifique. Ce n'est qu'avec la naissance et la diffusion des périodiques que la situation change radicalement dans ce domaine. Le 5 janvier 1665, commence à paraître le *Journal des sçavans*, premier périodique consacré aux problèmes intéressant les savants. La première des tâches que se fixe la rédaction est de faciliter l'information bibliographique, c'est-à-dire de fournir «un catalogue exact des principaux livres qui s'imprimeront dans l'Europe. Et on ne se contentera pas de donner les simples titres, comme ont fait jusques à présent la plupart des Bibliographies, mais de plus on dira quoy ils traitent et à quoy ils peuvent être utiles». La seconde tâche énumérée est de faire connaître la vie des savants décédés; la troisième, de décrire les expériences et les observations, la quatrième de communiquer les jugements des tribunaux ecclésiastiques et laïcs ainsi que les arrêts de la Sorbonne<sup>39</sup>. L'information bibliographique restera cependant, pour une longue période, le domaine essentiel du *Journal des Sçavans*, et cela à un tel point que pendant très longtemps, le terme même de «journal» évoquera l'activité de ce genre. «Un journal, expliquera Camusat, est un ouvrage périodique qui, paraissant régulièrement au temps marqué, annonce les livres nouveaux ou nouvellement imprimés, donne une idée de leur contenu et sert à conserver les découvertes qui se font dans les sciences»<sup>40</sup>. Le fait de classer ainsi les tâches bibliographiques parmi les questions de premier plan atteste le mieux combien le système de circulation des informations qui existait auparavant était imparfait et décevant<sup>41</sup>.

Le *Journal des Sçavans* ne sera pas longtemps le seul ni même le meilleur périodique scientifique. En 1666, on voit paraître les *Philosophical Transactions*, en 1668, le *Giornale dei Letterati*, en 1682, les *Acta Eruditorum*, édités à Leipzig et devenus vite célèbres dans toute l'Europe. Enfin, en 1684, Bayle commence à publier ses *Nouvelles de la République des Lettres*, qui inaugurent une longue série de périodiques scientifiques français édités en Hollande; il convient d'en citer deux ici: l'*Histoire des Ouvrages des Sçavans*, éditée par H. Basnage de Beauval, et la *Bibliothèque Universelle* de Jean Leclerc.

Dans les années 1684-1687, les *Nouvelles de la République des Lettres*

<sup>39</sup> Texte de L'Imprimeur au Lecteur, où se trouve exposé le programme de la revue in: B. T. Morgan, *Histoire du Journal des Sçavans depuis 1665 jusqu'en 1701*, Paris 1928, p. 62-64.

<sup>40</sup> J. E. Camusat, *Histoire critique des Journaux*, Amsterdam 1734 citée dans: G. Weill, *Le journal. Origine, évolution et rôle de la presse périodique*, Paris 1934, p. 35, note 1.

<sup>41</sup> Les informations bibliographiques tiennent une place tellement importante dans les périodiques scientifiques du XVII<sup>e</sup> siècle que K. Simon consacre à ces derniers un chapitre spécial, dans son histoire de la bibliographie.

deviennent le plus populaire périodique scientifique de l'Europe; nous disons scientifique, car elles ne consacrent guère de place aux belles-lettres, beaucoup moins en tout cas qu'aux disciplines humanistes auxquelles l'éditeur s'intéresse en tout premier lieu. «Il n'est guère d'objets d'étude qui n'aient été touchés dans le cours des *Nouvelles*. Si l'on voulait marquer, par ordre décroissant, l'importance relative de chaque matière dans la collection, on pourrait faire l'énumération suivante: histoire, philosophie, antiquités, philologie, sciences, théologie, exégèse, littérature, voyage, informations», observe un des chercheurs, et, à notre avis, il a tout à fait raison<sup>42</sup>. D'ailleurs, dans sa préface au premier numéro du périodique, Bayle, en renouant délibérément avec le modèle créé par Sallo, formula en ces termes le programme qu'il entendait réaliser: «On a trouvé si commode et si agréable le dessein de faire sçavoir au Public par une espèce de Journal, ce qui se passe de curieux dans la République des Lettres, qu'aussitôt que Monsieur Sallo, Conseiller au Parlement de Paris, eût fait paroître les premiers essais de ce projet au commencement de l'année 1665, plusieurs Nations en témoignèrent leur joye, soit en traduisant le Journal qu'il faisoit imprimer tous les huit jours, soit en publiant quelque chose de semblable». On a vu même paraître des périodiques spécialisés, poursuit l'auteur, dont chacun est consacré à une seule discipline. On s'étonne d'autant plus que la Hollande n'ait pas participé à cette multiplication du nombre de périodiques; ce pays est pourtant habité par une population entreprenante, les arts y ont toujours fleuri et «elle (scil. la Holande) est fournie de Librairies autant ou plus qu'aucun autre lieu du monde». «Elle a même un avantage qui ne se trouve en aucun autre Pays; c'est qu'on y accorde aux Imprimeurs une liberté d'une assez grande étenduë, pour faire qu'on s'adresse à eux de tous les endroits de l'Europe quand on se voit rebuté par les difficultés d'obtenir un Privilege». L'existence de cette liberté ne doit cependant pas faire croire que la revue que l'on se propose d'éditer ait le dessein de calomnier des gens; «L'on se contentera d'un raisonnable milieu entre la servitude des flatteries et la hardiesse des censures». Les ouvrages seront appréciés sans parti pris; on n'entend pas prononcer des sentences autoritaires; les vues de l'éditeur de la publication sont soumises au jugement de tous et il est prêt à y renoncer s'il s'avère qu'il a tort. On parlera dans la revue des livres ayant trait à la religion mais l'auteur se propose d'en rendre compte, non de les juger; il est tout aussi disposé à publier des extraits des livres dirigés contre sa propre confession que de ceux qui parlent en sa faveur. Puisque tout le monde lit avec empressement les éloges des savants décédés, la revue en publiera. Cependant, «nous n'examinerons point de quelle Religion ils auront été, Tros Rutulusve fuat, nullo discrimine habebø; il

<sup>42</sup> E. Lacoste, *Bayle nouvelliste et critique littéraire*, Bruxelles 1929, p. 69.

suffira qu'ils aient été Célèbres par leur science. Les Moines illustres de ce côté-là, n'obtiendront pas moins de justice qu'un autre Sçavant. Il ne s'agit point ici de Religion: il s'agit de Science: on doit donc mettre bas tous les termes qui divisent les hommes en différentes factions, et considérer seulement le point dans lequel ils réunissent, qui est la qualité d'Homme illustre dans la République des Lettres. En ce sens-là tous les Sçavans se doivent regarder comme freres, ou comme d'aussi bonne maison les uns que les autres»<sup>43</sup>.

L'idée maîtresse qui traverse le texte que nous venons de résumer, et que traduit toute la politique poursuivie par Bayle dans sa revue, est celle de l'impartialité, ou mieux de l'objectivité de l'auteur, décidé à envisager toutes les questions, notamment celles qui touchent à la religion, du point de vue de l'intérêt de la science, considérée comme un facteur de rapprochement des hommes. Rien d'étonnant alors que Bayle ait réussi à s'assurer la collaboration d'un grand nombre d'éminents savants. Chaque numéro de la revue contient une quinzaine d'articles analysant ou résumant les nouveaux livres, ce sont aussi parfois les communiqués sur les découvertes et les expériences en cours, ou des éloges de savants<sup>44</sup>.

On peut dire sans exagérer que les *Nouvelles* furent accueillies avec enthousiasme par les milieux de savants et des larges groupes d'autres lecteurs. Allix faisait savoir à Bayle, de Paris, que le prince Condé lisait le périodique avec plaisir et demandait qu'on le lui envoie régulièrement; et aussi que Bernier, Thevenot, Auzout et Malebranche en étaient enchantés<sup>45</sup>. Malebranche avait d'ailleurs, un peu plus tôt écrit lui-même à Bayle pour lui dire la satisfaction que lui procurait la lecture de la revue<sup>46</sup>. Plus importantes que ces paroles d'approbation admirative adressées directement à l'auteur, nous paraissent les mentions éparpillées dans la correspondance des bénédictins. Le 23 décembre 1684, le représentant de la Congrégation de Saint-Maur, à Rome, Claude Estiennot, fait savoir, dans une lettre envoyée à Paris, qu'il reçoit régulièrement la publication du «nouvelliste de Hollande»; le 3 mars 1685, il affirme dans une nouvelle lettre que les *Nouvelles* sont nettement meilleures que le *Journal des Sçavants* et qu'il les montre aux cardinaux qui lui en sont fort reconnaissants; fin octobre 1685, il communique qu'il lit

<sup>43</sup> P. Bayle, *Nouvelles de la République des Lettres*, mars 1684, 2<sup>e</sup> éd. Amsterdam 1686, Préface, p. A2-A6. Notre résumé omet certains détails sans importance pour la question qui nous intéresse. Citations extraites des pages A2r<sup>o</sup> et v<sup>o</sup>, A4, A5v<sup>o</sup>-A6r<sup>o</sup>.

<sup>44</sup> Pour toutes ces questions cf. E. Labrousse, *Les coulisses du Journal de Bayle*, p. 103 et suiv.

<sup>45</sup> Cf. Lettre d'Allix à Bayle du 27 juillet 1684, N<sup>o</sup> 273 dans l'inv. de E. Labrousse, in: *Choix de la correspondance inédite de Pierre Bayle*, éd. E. Gigas, Copenhague 1890, p. 125.

<sup>46</sup> Cf. Lettre du 9 juillet 1684. N<sup>o</sup> 267 dans l'inv. de E. Labrousse, in: *Choix de la correspondance inédite...*, p. 509.

systématiquement les *Nouvelles* et ajoute: «Il y a de fort jolies choses et on les voit ici de bon œil»; dans une lettre du 15 janvier 1686, en citant une information, il se réfère une fois de plus aux *Nouvelles*<sup>47</sup>. Ces remarques des bénédictins qui ne connaissaient Bayle ni personnellement ni par correspondance, constituent le plus élogieux témoignage de l'objectivité de sa revue.

Avant de terminer cet aperçu des moyens d'échange des informations, arrêtons-nous un instant sur la question de l'accès aux nouvelles politiques. Avant 1631, année où Théophraste Renaudot commença à éditer la *Gazette*, accueillie, semble-t-il, avec une grande satisfaction<sup>48</sup> dans les milieux des érudits, seule la correspondance pouvait apporter une connaissance relativement actuelle et relativement sûre des événements politiques. Cependant, même dans la période où la *Gazette* fournissait, une fois par semaine, des informations venant de toute l'Europe, ceux qui désiraient avoir des nouvelles plus abondantes et moins entachées de partialité étaient obligés d'organiser leur propre réseau de correspondants ou de bénéficier des bulletins écrits à la main et expédiés de Paris en province; ceux-ci étaient, au demeurant, poursuivis par la loi<sup>49</sup>; en effet, la *Gazette*, qu'avait le monopole de l'information politique destinée aux Français, fut une revue officieuse, reflétant en principe les vues du gouvernement. On pouvait profiter évidemment des périodiques édités en Hollande et dont la vente était permise en France; cependant, le contrôle des autorités hollandaises, la pression incessante de l'ambassade française ainsi que la crainte d'indisposer Versailles et de se voir retirer le droit de vente en France, faisaient que ces revues n'offraient guère une image fidèle des événements<sup>50</sup>. Le problème de l'accès aux nouvelles politiques devient particulièrement brûlant sous le règne de Louis XIV; le périodique officiel atteint à cette époque un tel degré de sottise dans la désinformation que le roi même ainsi que son entourage cessent de le prendre au sérieux<sup>51</sup>. Cela explique le succès de différentes gazettes à la main, en dépit de sévères poursuites qu'encourent tous ceux qui les écrivent, les colportent ou les

<sup>47</sup> Cf. *Correspondance inédite de Mabillon et de Montfaucon avec l'Italie*, t. I, p. 45-46, 53-54, 158, 200.

<sup>48</sup> En tout cas Peiresc a exprimé sa satisfaction de l'apparition du journal. Il est très peu probable qu'il fût isolé dans ces sentiments. Cf. G. Weill, *op. cit.* p. 36.

<sup>49</sup> C'est ainsi par exemple que J. Chapelain organise un réseau d'informateurs au service du duc de Longueville et plusieurs autres seigneurs. Les informations qu'il reçoit de la sorte, il les transmet à ses correspondants, écrivains et savants. Cf. G. Collas, *Jean Chapelain 1595-1674*, Paris 1911, p. 84 et suiv.

<sup>50</sup> Cf. E. Hatin, *Les Gazettes de Hollande et la presse clandestine au XVII<sup>e</sup> et au XVIII<sup>e</sup> siècle*, Paris 1865, p. 87 et suiv., 93 et suiv. 190.

<sup>51</sup> «Je ne peux plus souffrir la stupidité de notre gazette», écrivait Vauban de Louvois en 1674; Saint-Simon se plaint lui aussi de la *Gazette*; Louis XIV, pour apprendre ce qui se passe, lit la presse publiée en Hollande. Cf. G. Weill, *op. cit.* p. 33 et suiv.

copient<sup>52</sup>; à Paris, et probablement dans d'autres villes aussi, on voit paraître des bourses de nouvelles où viennent se rencontrer des hommes recevant des lettres de divers endroits afin de se communiquer mutuellement leurs informations<sup>53</sup>.

Habités par leur activité professionnelle à contrôler les informations reçues, les érudits n'arrivent pas à prêter foi à la presse. Nombre de déclarations attestent qu'ils posent à la presse des exigences qui sont de rigueur dans les écrits historiques; Th. Renaudot, en définissant le rôle de sa revue, se défend d'avance contre de pareilles confrontations: «L'histoire, écrivait-il, est le récit des choses advenues; la Gazette, seulement le bruit qui en court. La première est tenue de dire toujours la vérité, la seconde fait assez si elle empêche de mentir»<sup>54</sup>. On n'en persiste pas moins à demander aux journaux plus que ça, d'autant plus que, loin d'empêcher les mensonges, ils les produisent et les colportent. «Il n'y a qu'une seule chose qui fait tort à celui qui l'écrit, c'est qu'il n'est pas entièrement le maître de son ouvrage, et que soumis à des ordres supérieurs, il ne peut dire la vérité avec la sincérité qu'exige l'Histoire. Si on lui accordoit ce point-là, nous n'aurions pas besoin d'autres Historiens», constate Vigneul-Marville, en demandant de rendre la presse indépendante en regard des détenteurs du pouvoir politique<sup>55</sup>. Quant à Bayle, il attaque la presse avec une vigueur toute particulière. Déjà en 1674, dans une lettre où il commente, entre autres, les nouvelles sur la bataille livrée, le 11 août, à Seneffe, près de Mons, par l'armée française aux forces armées de la coalition, nouvelles qui étaient en tous points contradictoires, puisque chacune des deux parties prétendait avoir remporté la victoire, Bayle constate que la presse dénature les événements et trompe ses lecteurs. Après avoir cité de nombreux exemples d'un tel comportement, il termine ses développements sur ce sujet par la conclusion suivante: «On ne sauroit assez blâmer l'institution de la gazete, de la façon qu'on la compose présentement. C'est le fléau et la peste de l'histoire. Car ceux qui en voudront composer une, d'icy à cent ans, s'imagineront que pour y procéder en bonne conscience, il faudra consulter les auteurs contemporains, comme ceux qui ont eu le plus de facilité pour s'instruire du vrai de la chose. (...) Ainsi la

<sup>52</sup> Dans les seules années 1659-1662, on a emprisonné à la Bastille environ 40 personnes pour avoir écrit, copié ou colporté des gazettes à la main. Dans les années suivantes, on rencontre aussi, parmi les prisonniers, de nombreux représentants de la presse clandestine. Cf. F. Funck Brentano, *Les lettres de cachet à Paris. Etude assortie d'une liste des prisonniers de la Bastille (1659-1789)*, Paris 1903.

<sup>53</sup> Cf. la description d'une telle bourse par Donneau de Visé cité dans: E. Hatin, *Histoire politique et littéraire de la presse en France*, Paris 1859, t. I, p. 43-45 ainsi que les données générales sur les bourses d'information aux XVII<sup>e</sup>-XVIII<sup>e</sup> siècles, F. Funck-Brentano, *Les novellistes*, Paris 1905.

<sup>54</sup> Cité dans: G. Weill, *op. cit.* p. 30.

<sup>55</sup> Vigneul-Marville, «Mélanges d'histoire et de littérature», cité dans: P. Bayle, D.H.C. IV, *Dissertation sur les libelles diffamatoires*, (B), p. 583.

postérité ne sauroit avoir qu'une histoire fabuleuse, puis qu'elle sera écrite sur de si méchants mémoires. Si la postérité est à plaindre, ie vous assure que nous ne le sommes guère moins, car quelle certitude avons nous de plus, nous qui voyons chaque party narrer les circonstances d'un combat d'une manière toute différente»<sup>56</sup>. Plus tard, conscient du fait que les journaux, quelle que soit leur qualité, restent malgré tout irremplaçables, Bayle tente de mettre au point des méthodes permettant de vérifier les informations qu'ils apportent<sup>57</sup>. C'est parce qu'ils considèrent les journaux comme des sources historiques potentielles que les milieux scientifiques s'opposent à leur subordinationnement entier aux objectifs de la propagande de l'heure; le perfectionnement des méthodes de recherche se répercute ainsi sur l'attitude des érudits face à l'information politique et contribue à former une opinion publique indépendante.

A la charnière du XVII<sup>e</sup> et du XVIII<sup>e</sup> siècle, la circulation des informations de tous genres ne dépend plus, pour l'essentiel, des lettres et, partant, de la bonne volonté de différentes personnes. Les temps où celui qui n'entretenait pas une large correspondance devait, pour apprendre la moindre nouvelle, surmonter mille difficultés, appartiennent de plus en plus au passé. La multiplication des ouvrages d'information et des éditions de textes, l'apparition, notamment, des périodiques scientifiques ouvrent le chemin aux nouvelles jusque-là inaccessibles. La correspondance se voit ainsi peu à peu reléguée au domaine privé, remplacée, sur le plan de l'information, par les éditions dont l'abondance témoigne avant tout de l'accroissement quantitatif des milieux scientifiques; le fait relève moins de l'arithmétique que de la sociologie, étant donné ses conséquences à longue échéance. Commençons par indiquer que les rapports internes de ces milieux deviennent sensiblement plus complexes; alors que, dans les premières années du XVII<sup>e</sup> siècle, un savant pouvait entretenir des contacts épistolaires directs avec presque tous les illustres représentants du monde scientifique, vers la fin du siècle, cela devient pour ainsi dire impossible. D'ailleurs, on n'en voit plus la nécessité, étant donné les rapides progrès de la spécialisation des recherches. Au début du siècle, l'état des recherches permet encore aux mêmes hommes de s'occuper tout à la fois des sciences humaines et des sciences naturelles, cent ans plus tard, la séparation de ces deux groupes de disciplines est déjà trop accusée et sanctionnée

<sup>56</sup> Lettre à V. Minutoli du 27 septembre -13 novembre 1674, N° 59 dans l'inv. de E. Labrousse, in: *Choix de la correspondance inédite...*, p. 14 et suiv. citation extraite de la p. 27.

<sup>57</sup> Cf. P. Bayle, D.H.C., t. IV, *Dissertation sur les libelles diffamatoires*, p. 583: «(...) Le monde est tellement accoutumé à la gazette qu'il en regarderoit la suppression comme une éclipse. Ce seroit une espèce de deuil public». Cf. aussi D.H.C.: t. I, «Abderrame», (C), p. 12, «Agesilaus», *corp. art.*, p. 92; t. III, «Landau», (C), p. 47-48 — critique des journaux et propositions relatives à la vérification des nouvelles qu'ils apportent.

au niveau des institutions; on voit, en France, deux académies scientifiques: l'Académie des Sciences et l'Académie des Inscriptions et des Médailles, et, en Angleterre, deux associations assumant les fonctions d'académie: la Royal Society et la Society of Antiquaries. Une division analogue se produit dans la presse scientifique. Mieux, la spécialisation progresse à l'intérieur même des sciences humaines; le savant versé tout à la fois en philologie classique, en orientalisme, en histoire médiévale et moderne et en «antiquités», est devenu un rare exemplaire d'une espèce en voie de disparition. Autrement dit, l'accroissement quantitatif et le perfectionnement des ateliers de recherche amènent, dans les milieux scientifiques, une division du travail, qui a pour conséquence la disparition des rapports directs entre individus; ces rapports commencent de plus en plus à passer par l'intermédiaire des institutions. Ce changement se manifeste par la diminution du nombre de groupes non formels, créés sur l'initiative de personnes privées, en même temps que par la modification du caractère de ces groupes: ils continuent à réunir des personnes aux penchants analogues mais ne jouent plus, en regard des recherches scientifiques, le rôle d'inspiration, repris par les académies. Tout cela permet de conclure qu'au début du XVIII<sup>e</sup> siècle, le processus de constitution des milieux scientifiques est arrivé à son terme. Dès lors, s'ouvre la période d'expansion de ces milieux qui s'efforceront en premier lieu d'élargir l'étendue de libertés qui leur sont dues, ce qui les entraînera dans des nouveaux conflits avec l'Etat et l'Eglise; les savants s'attaqueront également aux universités, dominées par le conservatisme et la tradition, ainsi qu'au système scolaire arriéré et incapable de répondre aux besoins croissants de leur temps. Avec la formation du camp des philosophes qui continuera les meilleures traditions du mouvement des érudits, tout en en relevant, dans un esprit critique, les faiblesses, les nouvelles sciences humaines s'inscriront ouvertement dans le courant de pensée préparant l'abolition de l'ancien ordre.